Le Monde Des Livres
Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire

Date : 18 octobre 2019
Page de l'article : p.19-21
Journaliste : GLADYS MARIVAT

Lidia Jorge
Le délitement de toute chose

Dans une maison bourgeoise face au Tage, une famille ruinée : chacun à sa façon pressent qu'il n'a plus d'avenir. Avec « Estuaire », la grande romancière portugaise, au plus près de ses personnages, touche au cœur

GLADYS MARIVAT

Présenter Lidia Jorge comme la grande écrivaine du Portugal est à la fois exact et trompeur. Exact car son œuvre tout entière s'inscrit dans l'histoire et la géographie de son pays. On y trouve la guerre coloniale au Mozambique dans les années 1960-1970 (*Le Rivage des murmures*, Métailié, comme tous ses livres, 1989), la « révolution des œillets » qui a entraîné, en 1974, la chute de la dictature (*Les Mémorables*, 2015), la société postcoloniale (*La Nuit des femmes qui chantent*, 2012) ou encore le Portugal rural, marqué par les traditions et l'exode. Trompeur cependant car la proposition semble induire un point de vue surplombant.

Or, depuis ses débuts, Lidia Jorge – née dans l'Algarve, au sud du pays, en 1946 et installée à Lisbonne – n'a jamais écrit autrement qu'à hauteur de ses personnages. Dans l'intimité et le flux de leurs pensées, sondant l'étrangeté de leurs trajectoires, leur besoin désespéré de comprendre ce qui leur arrive, leur peur d'être oubliés. *« Le monde est une longue narration, mais c'est nous qui en ourdissons l'intrigue, grande ou petite »*, écrit-elle dans *Le Vent qui siffle dans les grues* (2004). Qu'importe finalement que le récit se déploie à Lisbonne ou à Beira, les questions essentielles sont toujours les mêmes : que suis-je en train de vivre ? Et comment y faire face ?

Pressentiment de fin du monde

Il n'est pas surprenant dès lors qu'*Estuaire*, son nouveau roman aux airs de fable – alors même qu'il se situe dans une maison familiale bourgeoise de Lisbonne, face au Tage, où convergent les fils et la fille de l'armateur Manuel Galeano, tous ruinés par un périlleux investissement dans des bateaux-citernes –, touche exactement ce qui affecte les consciences aujourd'hui : un pressentiment de fin du monde.

Tous droits réservés à l'éditeur

Chaque personnage le porte en lui, et il se répand sur toute chose : sur la solitude de la « baleine 52 hertz », qu'isole la fréquence unique de son chant, comme sur les détritus de plastique charriés par les océans en une *« sphère immonde »*. Il atteint son paroxysme chez Edmundo, le plus jeune Galeano, qui rentre de Dadaab, au Kenya, avec l'envie d'écrire un roman sur la *« menace globale »*. Là-bas, dans le plus grand camp de réfugiés du monde, cet humanitaire de 27 ans a perdu trois doigts en récupérant un bébé jeté dans une benne à ordures. Trois doigts et toutes ses illusions. Il a vu les files d'attente interminables pour les rations alimentaires, la sécheresse, les télévisions qui diffusent les aventures de nantis à l'autre bout du globe. *« Un monde irréel cohabitait pacifiquement avec le monde réel, de façon contrôlée, inoffensive, et tel serait l'avenir du monde. »*

ESTUAIRE
(Estuario), de Lidia Jorge, traduit du portugais par Marie-Hélène Piwnik, Métailié, 240 p., 20 €.

« Qui suis-je pour vouloir te dire, qui suis-je pour vouloir t'écrire, non tel que tu es, mais tel que tu devrais être, ô monde ? » Pour s'inspirer, Edmundo cherche des modèles, recopie les 889 vers, dont ceux-ci, d'*Ode maritime,* d'Alvaro de Campos, célèbre hétéronyme de Fernando Pessoa (1888-1935). Puis il s'attaque au finale de l'*Iliade.* Tant de grandeur le pétrifie. Ses amis, qui jugent son projet romanesque *« imbuvable et dépassé »,* ne l'encouragent pas.

Les pensées d'Edmundo tourbillonnent avec celles des autres membres de sa famille, révélant les épisodes marquants de leur passé, leurs secrets, leurs blessures. Il y a Silvio, qui a vendu son appartement de bord de mer et son yacht, et tente de se débarrasser de son cheval, l'Immortel ; Charlote et son fils David, qui a les traits non pas de son père biologique, mais de l'homme qu'elle a aimé ; Alexandre, expulsé avec épouse et enfants de leur maison pour endettement, qui a placé tous ses espoirs, sur les conseils d'une voyante, dans une bouteille à la mer ; il y a enfin Joao Vasco, le fils distant, le seul que la ruine n'atteint pas.

Une pièce de théâtre

Le cadre de l'antique maison bourgeoise et la page du roman qui présente les protagonistes avec leurs principaux accessoires évoquent une pièce de théâtre. Les déboires sentimentaux de Charlote ou les rivalités pour obtenir la plus grande chambre font penser à un vaudeville. Dans le Portugal de la crise économique, dont on ne voit que l'ombre, le monde des Galeano s'effondre. Il n'y a qu'eux pour s'en émouvoir. Ce n'est qu'une goutte d'eau, un vestige aspiré par les remous du Tage et voué à disparaître.

Comme Edmundo, l'écrivaine observe le fleuve obstinément. Ecrire, pressent le jeune homme, a quelque chose à voir avec la capacité de *« pénétrer »* cette eau. Ainsi, la prose de Lidia Jorge tournoie sans cesse, passant de la troisième à la première personne, mais toujours limpide et concise. L'auteure observe ses personnages, fait corps avec eux et conclut son texte de manière ouverte. Sans rien assener. Laissant le lecteur réfléchir et relier. Dans *Le Rivage des murmures,* elle disait ne croire à aucune *« vérité autre que celle des correspondances ».* ■

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Monde Des Livres
Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire

Date : 18 octobre 2019
Page de l'article : p.19-21
Journaliste : GLADYS MARIVAT

L'estuaire du Tage, le pont du 25-Avril et Lisbonne, en 2016. NUNO ANDRADE

Tous droits réservés à l'éditeur